

LES Etreintes Du Roi

CONTE DU JOUR DE L'AN

Comme le dit la chanson, c'était en dix-sept cent... et quelques années, le 31 décembre, dans la nuit. Le jeune Louis XV, qui était ce que ses sujets appelaient, en parlant de leurs fils du même âge, un gamin, dormait tranquillement dans son grand lit, du sommeil d'un monarque qui n'a pas encore eu le souci de choisir ses ministres lui-même. Son précepteur, le vénérable abbé Fleury, veillait sur lui avec une tendresse toute paternelle.

Cet homme d'aspect un peu sec avant dans le cœur de grandes tendresses, et il est certain que dans son élève il aimait au moins autant l'enfant que le roi. Le sentiment de l'immense responsabilité qui pesait sur lui n'était pas le seul qui éveilla sa constante sollicitude.

Donc, vers dix heures du soir, avant de se retirer lui-même, l'abbé Fleury, muni d'un bougeoir garni d'un abat-jour discret — une merveille de porcelaine de Saxe, — pénétra doucement dans la chambre de l'enfant royal. On sait que quoique d'une santé très robuste au fond, le petit roi était très nerveux. Il se réveillait parfois en sursaut, et dix heures étaient à peu près le moment de cette interruption qui terminait le premier sommeil.

L'abbé s'approcha doucement du lit, les pas alourdis par les gros tapis épais comme des mousses et il s'assit un instant dans un grand fauteuil, à son chevet, les mains jointes.

En effet, peu après que la grande pendule à gaine eut sonné le coup de dix heures, l'enfant se retourna dans les draps et ouvrit les yeux d'un air assez grognon. Cependant il parut content de reconnaître son précepteur.

— Bonsoir, lui dit-il. Je suis bien aise de vous voir. Figurez-vous que depuis que je me suis couché, il me semble qu'il me manque ou que j'ai oublié quelque chose. Cela m'a poursuivi dans mes rêves. Peut-être pourriez-vous me dire ce que c'est.

L'abbé sourit. — Ma foi, Sire, c'est bien difficile, ce que vous me demandez là. Cependant, en cherchant bien tous les deux, parviendrons-nous à découvrir. Voyons, je vous ai vu dire vos prières. Ce n'est pas cela. Vous avez pris toutes vos leçons.

— Oh ! ce n'est pas quelque chose de ce genre-là, qui me préoccupe, je ne crois pas. Puis, tirant à lui la grande courtepointe de satin broché :

— Dites donc, monsieur l'abbé, ne trouvez-vous pas qu'il fait froid, dans cette grande chambre ! Si nous appelions quelqu'un pour raviver le feu !

— C'est inutile, Sire, je saurai bien mettre une bûche. Et l'abbé Fleury se dirigea vers la grande cheminée où il se mit à disposer, avec la patience et l'habileté d'un savant épris des plaisirs intimes du bien-être intérieur, plusieurs grosses bûches de chêne, les amorçant adroitement avec les tisons du brasier, fourgonnant délicatement des pincettes dans la cendre rouge.

Tandis qu'il avait les yeux machinalement fixés sur les hauts chenets fleurdelisés dont le cuivre reflétait doucement en frappe la lueur du foyer, il se frappa tout à coup le genou, geste qui lui était familier lorsqu'une idée nouvelle lui passait par la tête.

— Sire, dit-il, je crois que j'ai trouvé ! — Vraiment ? Quel bonheur ! Oh ! dites vite. — Si c'est avertissez-vous pas oublié de mettre un de vos souliers dans la cheminée, le jour de Noël ? Le petit Roi réfléchit un instant.

— Eh bien, monsieur l'abbé, ce pourrait bien être cela, après tout ! J'avoue que j'avais en effet songé.... — Pourquoi Votre Majesté ne l'a-t-elle pas fait ?

L'enfant sourit tristement. — Et qui voulez-vous qui mette quelque chose dans mon soulier ? D'abord, que voulez-vous qu'on me donne ? Tous les jours, je n'ai qu'à demander ce que je veux. Et puis, qui est ce qui se permettrait de venir mettre un présent dans ma chambre ? Tous les enfants de mes sujets trouvent leurs souliers garnis le matin de Noël, même les petits pauvres, quand ce ne serait qu'une pomme. Mais moi ?

L'abbé baissait la tête, reconnaissant la parfaite justesse des observations de son royal élève et déplorant en même temps le peu de naïveté de cœur qu'elles révélait. Pourtant il reprit :

— Eh bien, Sire, je crois que c'est cette négligence, ou cette marque de peu de foi que vous avez montrée, qui vous chagrine, Sire. Pourquoi vous refusez à croire que si vos sujets ne peuvent pas faire un cadeau à leur Roi, il y a au moins la Notre Seigneur Jésus qui se refait l'en-

fant à Noël pour donner de la joie aux enfants ? Et pourquoi ne visiterait-il pas la demeure d'un roi aussi bien que celle du pauvre ? — Enfin, fit le jeune Louis XV avec un soupir, c'est passé, n'y pensons plus !

— Si, reprit l'abbé, pensons-y, au contraire. A la place de Votre Majesté, j'essaierais de réparer le tort que j'ai eu à Noël, et je m'efforcerais de savoir si le petit Jésus veut bien se réconcilier avec moi, en lui demandant un faveur pour le jour de l'An. La date importe peu, après tout, car nous sommes encore dans les jours sacrés de l'enfance de Notre Seigneur, jusqu'au jour des Rois....

— Eh bien, monsieur l'abbé, dit assez gaiement la jeune Majesté, si vous me le conseillez, j'obéirai.

Et, sans attendre un mot de plus, il saisit une petite douillette ornée qui se trouvait sur le bras du fauteuil, s'en enveloppa, se jeta à bas du lit et en approcha de la cheminée, bien au milieu en face du foyer, un de ses petits souliers à talons rouges.

— Fort bien, Sire, fit l'abbé un peu ému. Maintenant, que Votre Majesté veuille se recoucher. Il faudrait qu'elle eût de gros péchés sur la conscience pour que le bon petit Jésus ne voulût pas se souvenir d'elle pendant cette nuit.

La-dessus, l'abbé Fleury prit congé de son royal élève et, après l'avoir vu se disposer à dormir de nouveau, se retira lui-même dans son appartement, un peu embarrassé, il faut bien le dire, de la manière dont il avait engagé le petit Jésus dans cette affaire et incertain sur les moyens qu'il prendrait pour faire honneur au nom divin qu'il avait prononcé et quelque peu compromis.

Pendant ce temps-là, le nombreux domestique du château de Versailles se retirait aussi peu à peu. On ne veillait pas, à cette époque. Il faut se rappeler que la comédie finissait vers huit heures et demie et que les fameux soupers donnés au tant par le roi que par les ministres, n'avaient lieu qu'à neuf heures. On était donc loin du réveillon de la Saint-Sylvestre, ce soir obligatoire aujourd'hui. Surtout à Versailles, il n'était pas question de chose semblable à un moment où le Roi était enfant ; toute la cour prenait nécessairement des habitudes de très grande tranquillité.

Les lumières des fenêtres des communs s'éteignaient les unes après les autres, comme obéissant à un couvre-feu mystérieux. La première blanchisseuse, après avoir jeté un dernier regard à la buanderie, s'était enfermée chez elle et se disposait à se dévêtir lorsque des coups pressés retentirent à sa porte.

— Ouvrez, madame Robert ! vite ! Pour l'amour de Dieu ! — Mme Robert, reconnaissant la voix, ouvrit aussitôt. Une femme d'un certain âge entra rapidement, la sera dans ses bras et se mit à sangloter de toutes ses forces.

— Ah ! j'ai cru que je n'arriverais jamais ! Mon fils ! mon pauvre fils ! — Mme Robert la fit asseoir. La malheureuse avait le délire.

— Oh ! balbutiait-elle comme à travers un mauvais rêve, j'ai tant marché ! tant marché ! j'arrive d'Etampes presque sans m'arrêter. Le cochon va plus, les routes sont couvertes de neige, toutes enterrées ! Je me suis perdue je ne sais combien de fois. Je ne me rappelle plus depuis quand je suis partie.... Je ne sais pas si j'ai mangé.... Je crois que de bonnes gens m'ont reconvenue et m'ont remise dans mon chemin.... Et puis, près d'ici, la route est belle mais elle est gelée.... Je suis tombée plusieurs fois.... J'avais peur de me casser une jambe et de ne pouvoir arriver ! Entendez-vous ? ne pas pouvoir arriver ! Enfin me voici. Les hommes du poste m'ont reconvenue et m'ont laissé entrer. Les braves garçons.... Mon pauvre fils.... Il est sauvé, n'est-ce pas ?

La bonne Mme Robert ne savait où se reconnaître dans ce flux de paroles incohérentes et prodiguait des consolations à tort et à travers, ne sachant pas à quoi elles pouvaient bien s'adresser.

— Enfin la pauvre femme — elle se nommait Mme Renault, — reprit quelque peu ses sens ; elle put parler de manière à être comprise, et fut écoutée avec une tendre sollicitude, car elle était une vieille amie de Mme Robert et une ancienne femme de service du château, précisément attachée à la buanderie. Elle avait laissé chez elle ceux qui l'avaient connue et employée les meilleurs souvenirs.

Ce qu'elle raconta était une histoire bien triste, peu neuve malheureusement. Elle avait un fils, garde-français, qui était entré au service du roi franchement, de son plein gré, sans se faire prendre comme les autres par un racleur, et tout simplement parce que sa mère aussi avait été au service du roi. Aussi se considérait-il comme un peu supérieur à la plupart de ses camarades, et se laissait-il difficilement marcher sur le pied. Cet orgueil intime n'épargnait pas toujours ses supérieurs. Aussi un beau jour un sergent lui ayant parlé sur un ton qui ne lui convenait pas, en était-il facilement arrivé aux répliques brusques, et de là aux voix de fait.

Il était condamné à être passé par les armes. On plaidera toutes les circonstances atténuantes qu'on voudra ; mais l'armée est ainsi faite, et il serait bien difficile qu'elle existât autrement. Son récit achevé, Mme Renault ajouta en s'essuyant les yeux :

— Mais il est sauvé, n'est-ce pas ? Vous allez faire signer sa grâce ? — Mme Robert resta tout interdite.

— Mais parlez donc ! pleurer la pauvre mère. Ici Mme Robert dut prendre son courage et expliquer avec mille circonlocutions à son amie que les grâces, en matière militaire, ne se signent pas si facilement. Que le jeune roi ne savait peut-être pas bien au juste ce que c'était qu'une grâce. Ensuite qu'on n'était plus au temps du maréchal de Villeroi qui faisait tout pour amuser le royal enfant, et qui n'aurait pas demandé mieux que de lui fournir une occasion d'user de la plus belle de ses prérogatives. L'éducation, vu certains changements politiques et l'âge du prince, était devenue plus sévère.

Mme Renault comprenait maintenant malheureusement, et les deux femmes restèrent à se regarder en face l'une l'autre, muettes d'anxiété et d'épouvante. L'exécution devait avoir lieu le lendemain du jour de l'an et le jour de la fête, tous les bureaux des ministères étaient fermés. On ne pouvait pas même obtenir un sursis.

Elles furent tirées de cette attitude par une voix d'homme qui demandait à la porte si l'on pouvait entrer.

Mme Robert ouvrit et ne fut pas peu surprise de se trouver vis-à-vis de l'abbé Fleury en personne.

— Chut ! fit celui-ci, personne ne m'a vu.

Les deux femmes cachèrent leur trouble du mieux qu'elles purent.

— Vous devez être bien étonnée de me voir, dit l'abbé, mais il n'y a que vous qui puissiez me tirer du pas où je me suis mis. J'ai aperçu de la lumière chez vous et je suis venu.

Et il leur raconta l'histoire du soulier qu'il avait fait mettre dans la cheminée par le jeune Louis XV.

— Maintenant, ajouta-t-il, je ne sais que faire. Impossible, vu l'état des chemins, d'envoyer à Paris. Et puis, qu'y trouverait-on à cette heure-ci ? Vous qui avez souvent joué autrefois avec le Roi, vous pourriez me donner une idée de surprise.... Vous êtes femme, d'ailleurs, et cela suffit.

Les deux femmes se regardèrent à la dérobée, mais elles n'osaient pas parler.

L'abbé regardait machinalement dans tous les coins.

— Mme Robert, vous, une Hérodote ! S'écria l'abbé avari.

— Non, ce n'est pas cela. Elle lui raconta, fort gênée par la pauvre Mme Renault qui l'interrompait et pleurait à chaque parole, l'affaire du jeune soldat.

— C'est bien difficile, pour ne pas dire impossible.

— Alors, pas de petit soldat. Donnant donnant, et tout de suite !

— Je ne peux pas faire signer le roi comme cela, au milieu de la nuit ! Je n'en ai pas le droit ! — Trouvez ce que vous voudrez.

Pressé à bout, l'abbé se mit à réfléchir à la torture, d'autant plus qu'il était lui-même bien aise de sauver la vie d'un homme.

Il se frappa enfin le genou de la main, signe qu'il avait rencontré ce qu'il voulait.

— C'est bien grave ce que je vais faire, dit-il, mais baste, je m'arrangerai avec le duc d'Orléans. Monseigneur veut que le roi use enfin de sa prérogative, car il n'en a pas encore eu l'occasion. Cette semaine plusieurs cas se présentent, et j'ai passé la journée d'hier à lui faire faire de belles signatures sur des lettres de grâce....

— En blanc ? fit vivement Mme Robert.

— Oui, pour placer convenablement son auguste nom à l'endroit qu'il faut....

— Eh bien, allez-y chercher une et vous la remplirez ici, dit Mme Robert, qui commençait à commander.

L'abbé sortit un peu honteux de traiter si légèrement les affaires de l'Etat, les deux femmes sautèrent sur les tiroirs où elles découvrirent de beaux morceaux de drap blanc, et les aiguilles furent bientôt à l'œuvre. On dut beaucoup se piquer les doigts.

Le lendemain matin, l'abbé voulut être le premier à entrer dans la chambre du jeune Roi, où il avait dû pénétrer encore une fois la nuit pour garnir le soulier de Noël ; il était un peu inquiet, car il avait trop expliqué à son élève ce que c'était qu'une lettre de grâce pour que celui-ci n'en eût pas un peu compris la gravité. Aussi entra-t-il à la porte un peu timidement.

Le Roi était déjà levé, enveloppé dans sa petite douillette, serrant affectueusement sous son bras le petit garde-français resuscité et vêtu de neuf, tandis qu'il lisait la lettre de grâce tenue gravement devant ses yeux dans ses petites mains, le papier largement déployé.

Il jeta un regard de haute bienveillance à l'abbé.

— Mais entrez donc plus vite me la souhaiter bonne et heureuse ! — L'abbé, rassuré, fit trois pas et s'inclina.

— Ma foi, dit le jeune Louis XV, en montrant le petit soldat et la lettre de grâce, j'ai eu mes étrennes tout de même. Je crois que c'est bien ce que j'avais oublié de demander, et qui me tourmentait hier soir. Merci !

Des œuvres inédites de Mozart.

Elles datent de l'année 1764, alors qu'après sa tournée triomphale de concerts en Angleterre, il dut, par suite de la maladie de son père, abandonner un instant la musique. Le jeune Mozart, qui n'avait alors que huit ans, mit à profit cette circonstance pour noter sur un petit livre quelques compositions qui ne le cèdent en rien, tant au point de vue de l'élévation de l'idée musicale qu'à celui de leur écriture, à celles qui firent sa gloire un peu plus tard. Jusqu'ici cet album était resté compris dans la collection d'autographes que M. Ernest von Mendelssohn-Bartholdy a offerte il y a quelque temps à l'empereur Guillaume II, les œuvres qu'il contient ne vont pas tarder à voir le jour.

PENSEES.

Ce qui prouve le plus sûrement qu'on a gardé bon souvenir d'une femme, c'est de ne jamais y penser.

Les derniers venus dans une maison — ou dans une nation — ne doivent avoir raison qu'avec prudence et modestie.

Les gens qui voudraient supprimer la haine de ce monde et ne garder que l'amour ont la vie bien courte. La haine est à l'amour ce que le balancier est à la pendule.

Un mélange de cynisme et de câlinerie, les femmes adorent ça.

La plus grande tristesse des combattants, c'est que c'est seulement dans les yeux de celles qu'on épouse que nous pouvons retrouver le regard de notre mère.

En cas de guerre, la plupart des antimilitaristes seraient pareils aux chiens que l'on jette à l'eau contre leur gré : ce sont ceux qui nagent le mieux.

Pour les tubercules, la Réalité, c'est uniquement ce qu'ils aperçoivent, comme pour certains esprits bornés, la Terre, c'est uniquement le sol sur lequel ils marchent.

Un pèlerinage à Domrémy.

Il est étrange qu'on se dispute à propos de Jeanne d'Arc qui devrait symboliser l'union de tous les Français. En ce moment où le moule de l'héroïne est jeté dans la mêlée des passions politiques, on lira volontiers ces simples pages traduisant avec cœur les impressions les plus spontanées.

Ma chère cousine, je veux vous entretenir, aujourd'hui, d'un doux pèlerinage que nous fimes avant que de retrouver Paris et dont votre cœur fut remué étrangement....

Je ne sais si vous éprouvez autant que moi l'étonnement des lieux et des choses ; mais je n'ai jamais franchi le seuil d'une demeure historique ni contemplant le moindre objet qu'une main illustre frôla jadis, sans ressentir un peu de saisis quel trouble pieux. Il semble que les pauvres matras mortes exhalent des mystères, laissent flotter des pensées et des parfums, et gardent l'impression invisible de l'âme qui les rendit sacrées.

Il serait impossible d'exprimer avec des mots les souvenirs profonds, les sentiments intimes et pleins d'émotion, les adorations et les rêves que certaine pierre osée, un lambeau de terre, un bout de relique, peuvent évoquer.... Ce sont les divines tendresses qui s'élevèrent du passé et frémissent en nous, effaçant les siècles, et rapprochant notre piété d'un culte lointain et, cependant, merveilleusement proche.

Où jour-là, nous allâmes visiter un humble maisonnette toute basse, perdue dans un village loirain.

— Domrémy ! cria l'employé du chemin de fer.

Et nous descendîmes. Doucement, des peupliers brûlés et saignés notre passage ; des roseaux, secoués par la brise, penchènt très bas leurs longues tiges, et les cailloux du chemin, rudes et arides, font chanter un roulement qui court rejoindre la Reuse et l'égaye, de son inouïe claque, toute cette mélancolie qui monte des champs pierreux et tombe du ciel sombre.... A loia, la verdure d'un bois touffu et le profil aiguë d'une cathédrale mettent en ce grave paysage une note de fraîcheur et de poésie, tandis qu'à droite un bouquet de toits, aux ardoises vieillies, et un modeste clocher laissent deviner l'antique, le cher village que nous venons voir.

— Est-ce que tu crois qu'Elle a passé par ici ? demande, presque à chaque pas, le petit garçon qui serre sa main dans la mienne.

Lui aussi, il sent confusément, sans pouvoir le traduire mieux que par cette naïve interrogation la raison de notre pèlerinage. Il sait que, maintes fois, nous avons admiré ensemble des châteaux, des églises et des points de vue, mais seulement pour leur beauté réputée magnifique, — tandis qu'aujourd'hui la vision d'une sublime enfant, évoquée par le village qui la vit naître, suffit à embellir les chemins que nous traversons.

Sa frêle pensée peuple aisément d'images ces solitudes grandes de cinq cents ans et toutes fraîches à son cœur.

Il voit Jehanne, la pastourelle, menant paître ses brebis, et chantant avec son amie Hauviette des cantiques pieux ; il regarde avec terreur cette grand'route par laquelle les méchants détroiseurs du sire de Commercy arrivaient au grand galop de leurs chevaux, pillant les villages, volant les bestiaux, brûlant les maisons, et bataillant dans un grand bruit de feraille et de toisons, tandis que Jehanne, en grande hâte, rentrait ses bêtes.

Son ardente imagination conçoit aisément le merveilleux.

— Die, peut-être que nous allons entendre les voix de Jeanne d'Arc, haïe-t-elle timidement.

Et il ne se lasse point de me faire répéter l'incomparable histoire de la bonne Lorraine. Tout palpitant, il l'évoque comme jamais encore il ne l'avait ouïe. Car la légende prend corps sous ses yeux, dans un décor émuant de vérité, et, pour la première fois, il éprouve de toute la force de sa petite âme française l'idée d'une patrie qu'il faut aimer jusqu'à la mort, et sauver au prix du miracle.

Là-bas, il considère avec admiration la forêt verdoyante d'où retentissent les prédications de Merlin :

— Une vierge sortira du Bois-Ouhen, qui chevauchera sur le dos des archers.

— Une femme vendit le beau pays de France. — Une pucelle le sauvera.

Il aperçoit aussi les fontaines des groselliers, auprès de laquelle le Sire Sainte Catherine et Mme Sainte Marguerite souffrirent à la candide hergère ses célestes inspirations :

— Val ! val ! bouter hors de France les méchants Anglais ! Et la bête du sire de Baudricourt le met hors de lui.

— Eh quoi ! quand Durand Laxerth, l'ombé de Jeanne, vint tout exprès trouver ce gros capitaine afin de lui apprendre que Jeanne

par grand pitié du royaume de France, voulait guerroyer pour son gentil roi, stupéfaitement il répondit :

— Revenez cette folle enfant à son père bien souflé !

Et la pensée que Jeanne avait fait ne pas partir à cause de ce vilain sire, et aussi à cause qu'il manquait quinze écus pour acheter un cheval, le bouleversa.

Il me harèle de questions :

— Dis, comment était son armoire ? Est-ce qu'on va voir le lit dans lequel elle couchait ?.... C'est vrai que Jeanne d'Arc n'a pas pleuré quelquefois ?....

Et la route lui paraît pleine de spectacles merveilleux : lui aussi, il éprouve que notre âme a un regard et distingue dans le passé ce que nos yeux ne savent plus trouver.

Tout près de lui, il sent l'ombre radieuse de Jeanne.... Les cailloux du chemin, les roseaux qui chuchotent, et les vieilles maisons lui paraissent des secrets....

Il se voit va la pastourelle, ils ont entendu ses prières ferventes, ils ont connu ses angoisses, ils ont adoré sa foi.... C'est le pays de Jeanne la Pucelle qui, tout entier, chante à ses oreilles un hymne de liesse, de joie et de fervor. Car, de ce village humble, mélancolique, petit à l'heure pitié, un jour, dans les temps anciens, une lumière éclata, qui illumina le monde et apprit d'âge en âge, à travers les siècles, aux enfants éblouis, que l'héroïne ne meurt jamais sur la terre de France.

Ab ! qu'il est joli, cousin, le culte de Jeanne, l'héroïne, sœur aînée et bonne, qui aime son pays jusque sur la croix de son bûcher et le délivra par un miracle d'amour.... Et comme ces plaines graves et recueillies sont remplies de son immortel souvenir.

Je ne me lasse point d'emplir mon regard du spectacle de ces pauvres chemins poudreux qui savent une si belle histoire, et, dans ma main, une mentoie, tendrement pressée contre la mienne, disant tout bas, dans un langage muet :

— Moi aussi, je comprends ! Moi aussi, j'aimerais mon beau pays de France ! Moi aussi, je suis content de connaître son village.

Mille Regrets.

A quarante-trois ans, Nestor Paulier, quart d'agent de change doué, avait décidé d'entrer sa vie de célibataire vers un attachement durable et de tout repos.

Après mûres réflexions et multiples observations dans tous les milieux, il arrêta son choix sur une écuyère. Cette profession sociale exige une femme sérieuse. Pour dresser un cheval, il faut une sûreté de main qu'on n'acquiert que par une vie rangée, exempte d'aventures imprévues et de complications sentimentales.

Cette écuyère s'appelait Ernestine de Poitiers, parce qu'elle était née dans cette dernière ville, et elle "opérait" tous les soirs à l'Hippodrome. Nestor, par une enquête personnelle, s'était assuré qu'Ernestine était entourée d'hommages nombreux, mais qu'elle ne répondait à aucun. Elle vivait avec sa vieille mère, dans un coquet appartement du boulevard Hausmann, où elle possédait l'estime de son concubine, car elle ne recevait jamais personne après neuf heures du soir.

Nestor lui fit la cour d'usage, qui fut agréée avec une réserve convenable. Il gagna habilement ses desiderata, fidélité, affection, tendresses, joies sèches, etc. Lorsque tout fut tacitement conclu, il laissa la digne mère dans le coquet appartement du boulevard Hausmann et installa sa fille dans un petit hôtel du boulevard de Courcelles, pas très loin de chez lui, ce qui lui permit de donner à Ernestine l'illusion de la liberté.

Et il ne se lasse point de me faire répéter l'incomparable histoire de la bonne Lorraine. Tout palpitant, il l'évoque comme jamais encore il ne l'avait ouïe. Car la légende prend corps sous ses yeux, dans un décor émuant de vérité, et, pour la première fois, il éprouve de toute la force de sa petite âme française l'idée d'une patrie qu'il faut aimer jusqu'à la mort, et sauver au prix du miracle.

Les jeunes combattants de 1870 sont dans la joie : un des leurs, le commandant Anière, du 8e d'infanterie, à Saintes, vient de recevoir la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

M. Anière était un enfant en 1870 ; il avait 16 ans juste au moment de la déclaration de guerre ; il s'engagea dans les francs-tireurs de Paris du colonel Lipowski, combattit vaillamment à Châteaudun et fut grièvement blessé au combat d'Alençon. Après la guerre, il voulut rester dans l'armée mais il dut attendre, pour y rentrer, d'avoir atteint l'âge légal. Sa carrière, depuis lors, a été fort belle : il ne compte pas moins de 20 campagnes, en Afrique et au Tonkin.

Le commandant Anière est, oroyons-nous, le plus jeune combattant de 1870, avec le lieutenant-colonel Pichon, du 14e d'infanterie ; celui-ci plus jeune de quelques mois, il avait juste 15 ans et demi au début de la guerre — c'est engagé, lui aussi, dans un corps franc et a été tué au combat de Ornavé, le 10 août 1870, à l'âge de 16 ans.

Deux braves, ont le voit, et qui n'ont pas dit leur dernier mot.

Le vain immédiat du banquier était un jage d'instruction, ami de Nestor, mais que Nestor avait d'ailleurs jamais présenté à Ernestine. Au moment où il le regarda, ce bonjour effrayant, du front de son gant noir, une arme prête à tomber. Cette effrayante de douleur ne paraît réellement déplacée. Que son assistant à la cérémonie parût pour lui, la chose était naturelle, mais qu'on l'ait à plonger son amie, c'était quelque chose de plus.

Nestor en était à des réflexions quand un sergent étouffé se fit entendre derrière lui. Il se retourna brusquement et vit un jeune sculpteur qui avait commencé, quelques semaines auparavant, le buste d'Ernestine. L'artiste mouillait consciencieusement un petit mouchoir de soie, tandis qu'à côté de lui un gros monsieur, qui lui était absolument inconnu, s'épongeait distraitement les yeux.

Au cas où ça touchait le monde pleurant donc Ernestine.

D'un geste brusque Nestor remit dans sa poche le mouchoir trempé qu'il serrait dans sa main ; puis, sans plus tourner la tête, il attendit la fin de la cérémonie, s'abandonnant dans la contemplation d'une bouche que, classée, revenant à se mouvoir avec obstination sur le grès du premier vicar.

Le défilé commença. Nestor, assisté du directeur, reçut les condoléances et put finalement compter cinq, six, sept hommes au regard rayé de larmes. Au douzième, Nestor ne comptait plus.

Le cercueil fut mis sur le corbillard. L'ordonnateur invita Nestor et le directeur à prendre place derrière lui. La foule suivit, et le cortège s'ébranla.

Nestor ne pleurait plus ; il avait les yeux parfaitement secs et nous ne jurions pas qu'il ne sifflait pas que ce que chose entre ses dents. Au premier tournant de rue, il ralentit l'allure et laissa le capitaine de cuirassiers et le banquier le dépasser. Cinq minutes après, il était derrière le juge d'instruction ; puis se laissa distancer par le gros monsieur qu'il ne connaissait pas, par le sculpteur et par un petit jeune homme qui marchait le regard désespérément fixe. Il se trouva bientôt au dernier rang, entre un écuyer qui se mouchoait et le groom de l'Hippodrome qui renifait de façon impressionnante.

Et lorsqu'on arriva à la porte du cimetière, Nestor avait lâché le cortège.

Un jeune combattant.

Les jeunes combattants de 1870 sont dans la joie : un des leurs, le commandant Anière, du 8e d'infanterie, à Saintes, vient de recevoir la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

M. Anière était un enfant en 1870 ; il avait 16 ans juste au moment de la déclaration de guerre ; il s'engagea dans les francs-tireurs de Paris du colonel Lipowski, combattit vaillamment à Châteaudun et fut grièvement blessé au combat d'Alençon. Après la guerre, il voulut rester dans l'armée mais il dut attendre, pour y rentrer, d'avoir atteint l'âge légal. Sa carrière, depuis lors, a été fort belle : il ne compte pas moins de 20 campagnes, en Afrique et au Tonkin.

Le commandant Anière est, oroyons-nous, le plus jeune combattant de 1870, avec le lieutenant-colonel Pichon, du 14e d'infanterie ; celui-ci plus jeune de quelques mois, il avait juste 15 ans et demi au début de la guerre — c'est engagé, lui aussi, dans un corps franc et a été tué au combat de Ornavé, le 10 août 1870, à l'âge de 16 ans.

Deux braves, ont le voit, et qui n'ont pas dit leur dernier mot.